

d'action. Et ce moyen est terrible, si, comme je le crains, ils ont des preuves.

—Eh bien ! rugit le jeune homme, je ne connais pas de puissance au monde qui m'empêche d'arracher le cœur à ces bandits. Je saurai bien les réduire au silence et venger l'honneur de mon père indignement sali, ou plutôt qu'on essaie indignement de salir.

Il avait parlé haut, sans prendre garde aux échos de sa voix. Emporté par la sincérité du sentiment qu'il éprouvait, il joignit le geste aux éclats de sa voix, et marchait fébrilement dans l'allée, sans prendre garde qu'ils pouvaient être entendus maintenant.

Tout à coup il s'arrêta, en voyant son père, l'œil hagard, s'appuyer au tronc d'un jeune chêne. Il suivit la direction de ce regard, fasciné par la vue de quelque fantastique apparition et tressaillit lui-même d'épouvante, comme s'il eût vu soudain un spectre surgir à ses côtés.

A trois pas d'eux, droite et fixe, blanche comme la robe qu'elle portait, Germaine de Pengoaz les avait entendus et les regardait sans paroles.

Tout à coup, le bras de la jeune fille se tendit en avant, d'un mouvement automatique, et son doigt désigna M. de Myriès.

—Assassin ! prononça-t-elle d'une voix sourde qui n'eut résonné pas moins avec une horrible netteté.

—Germaine ! —rugit Lucien, aveuglé par la colère.

Et il s'élança vers la jeune fille. Mais déjà celle-ci, comme épuisée par la secousse qu'elle venait de ressentir, avait glissé sur l'herbe humide du bois et venait de tomber inanimée, pareille à une belle fleur détachée de sa tige. Était-elle morte ou simplement évanouie ?

Lucien de Myriès la saisit et l'emporta en courant vers le château, suivi par son père qui chancelait à chaque pas.

Mme Ferreix et ses filles étaient à peine levées. Elles accoururent aux cris de détresse des domestiques.

On avait étendu Germaine sur un sofa du salon. Les deux sœurs et leur mère prodiguèrent leurs soins les plus empressés à l'orpheline évanouie. A quelques pas, M. de Myriès et son fils, le premier aussi pâle qu'un cadavre, assistaient à la terrible scène.

—Mais, enfin, —questionna madame Ferreix épouvantée et haletante. —Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? —Racontez-nous cela ?

Et, avant que Lucien eût pu bégayer une explication quelconque, la jeune fille se ranimant à moitié, promena autour d'elle un regard morne, sans lumière, malgré les baisers et les larmes de ses cousines éplorées. On eût dit que sa raison s'était enfuie.

Tout à coup, sa prunelle atone découvrit le groupe formé par le père et le fils. Elle eut un soubresaut violent, comme sous une commotion électrique. De sa main son bras accusateur se leva, désignant M. de Myriès, et sa voix lourde et morne murmura :

—Voilà le meurtrier de Blanche de Pengoaz, l'assassin de ma sœur Blanche.

Et elle retomba épuisée, inerte, dans les bras d'Aliette et de Dina.

IV

ALLETTE ET DINA

On avait transporté Germaine dans sa chambre, et le vieux Brezec avait couru avec le cabriolet jusqu'à Plestin pour en ramener le médecin, car l'évanouissement de la jeune fille se prolongeait, et une fièvre, une fièvre ardente, venait de se déclarer.

C'était la foudre qui venait de tomber sur ce paisible intérieur. Le trouble y était d'autant plus profond qu'il était imprévu, que nul ne pouvait s'expliquer la soudaine maladie de Germaine de Pengoaz, et ce délire étrange qui lui avait proféré de si terribles paroles à l'encontre des Myriès.

Une seule personne dans la maison aurait pu fournir, sinon l'explication, du moins une clef de cette effrayante énigme. C'était Claudine.

Mais Claudine restait muette, et pour cause. Elle ne savait rien de la sombre histoire. Elle se rappelait vaguement les mots prononcés par Colman de Rosmeur

pendant leur court entretien remontant à peine à quelques jours plus tôt.

Elle ne s'en était ouverte à personne, pas même à sa sœur, à laquelle, pourtant, elle avait fait confidence de l'amour de Bertrand de Pengoaz et de l'aveu que Colomban lui avait fait à elle-même. Cela lui avait paru suffisant.

Mais maintenant que le malheur éclatait, que le drame qui, jusqu'alors, s'était élaboré dans les coulisses, se jouait à rideau levé, dans leur propre existence, Dina voulait en connaître autre chose que les péripéties. Elle voulait en savoir l'origine et les causes, afin de pouvoir aussi en prévoir le dénouement.

Et, tout en soignant la pauvre petite malade, elle frémissait d'impatience à la pensée que Colomban pouvait lui fournir le mot de l'énigme, qu'il était si près d'elle, qu'il l'aimait, se sachant payé de retour, et qu'elle ne pouvait courir à lui pour lui demander l'explication nécessaire. Les convenances l'interdisaient.

L'annonce de l'arrivée du Dr Lebard apporta un véritable soulagement aux angoisses qui oppressaient toutes les poitrines.

Allait-on pouvoir espérer, se rassurer au sujet du douloureux événement qui venait de jeter l'inquiétude et la désolation dans cette demeure hier encore si riante ?

Le médecin ne s'attarda pas en préambules inutiles. On le fit monter tout droit dans la chambre de la malade.

Il s'approcha d'elle, la contempla avec une scrupuleuse attention, tâta le pouls et prit la température. Puis il interrogea les trois femmes.

—Pour que je puisse me prononcer, —dit-il, —il faut que je sache comment cette fièvre s'est déclarée. Que s'est-il passé exactement ?

—Exactement, nous ne saurions vous le dire, —répondit Mme Ferreix. —C'est notre ami M. Lucien de Myriès qui, d'ailleurs, est le cousin de la chère petite, qui nous l'a rapporté évanouie. Nous pourrions le faire appeler, docteur.

—Je vous serais obligé de le faire venir, —répondit M. Lebard.

Quelques minutes après, Lucien de Myriès entra dans la chambre et fournissait au médecin le renseignement demandé.

Lui-même n'en savait pas beaucoup plus long que les dames Ferreix, et il était certains détails particuliers qu'il ne pouvait livrer au praticien.

—Ainsi, —dit celui-ci, —vous avez trouvé cette enfant évanouie dans une allée du parc ?

—Ce n'est pas tout à fait cela, —répondit le jeune homme assez embarrassé. —Nous avons rencontré ma jeune cousine, au moment où nous terminions une conversation d'ordre tout à fait intime. Elle semblait déjà frappée de folie et avait les yeux hagards. L'exclamation qu'elle a jetée, d'ailleurs, en qualifiant mon père d'assassin prouverait bien déjà un désordre antérieur dans son esprit.

Le docteur multiplia les questions, demanda si la jeune fille était nu-tête au moment de l'événement, s'enquit de ses origines et de celles de la famille, insistant sur des particularités dignes de remarque, à savoir s'il n'y avait pas eu de cas de folie ou de maladies mentales, de troubles nerveux, de méningite ou de tuberculoses quelconques dans l'histoire des ascendants de la jeune malade.

—Ma foi, monsieur, —répliqua Lucien, —il m'est absolument impossible de répondre à toutes ces questions. Cependant, *a priori*, je crois pouvoir vous déclarer que je ne connais rien de pareil dans la famille de Germaine. Son père était le comte de Pengoaz, et sa mère ma propre tante.

—Ils sont morts tous les deux, n'est-ce pas ?

—En effet, tous les deux sont morts, et même assez jeunes, puisque ma tante avait à peine trente-deux ans et mon oncle moins de cinquante.

—Ces morts prématurées seraient suffisantes, au besoin, pour expliquer le fâcheux événement d'aujourd'hui.

—Jugez-vous donc ce cas grave, docteur ? —interrogea madame Ferreix terrifiée.

Derrière elle, Aliette et Dina tendaient anxieuse-

ment, leurs beaux visages bouleversés par la douleur. Elles tremblaient d'épouvante.

—Madame, répondit tristement le médecin, il ne faut jamais désespérer, et, dans le cas présent, nous sommes en face d'une enfant qui me paraît robuste et bien constituée. Mais je ne puis vous dissimuler que le cas me paraît d'une exceptionnelle gravité.

Cette enfant a dû être frappée d'une congestion cérébrale à la suite de quelque violente commotion que je ne saurais expliquer que par une insolation ou tout autre phénomène semblable. Dans votre intérêt autant que pour ma satisfaction personnelle, je serais heureux de prendre l'avis d'un ou deux de mes confrères de Morlaix et de partager avec eux la responsabilité du traitement particulièrement énergique qu'il y a lieu d'appliquer même préventivement.

Cette parole était cruelle. Pour ceux qui connaissent le traditionnel optimisme du docteur Lebard, médecin Tant-Mieux entre tous, elle équivalait à un arrêt de mort. Aussi jeta-t-elle l'effroi dans la maison, et madame Ferreix, après en avoir conféré avec son mari, mit-elle sur le champ l'omnibus de la famille et les deux meilleurs chevaux des écuries à la disposition du praticien de Plestin pour aller chercher ses confrères de Morlaix.

Aliette et Dina étaient désespérées. Les larmes les étouffaient.

Ce fut Claudine qui, la première, recouvra son énergie.

—Oh ! murmura-t-elle, lorsque le docteur Lebard fut sorti, ces hommes-là ne pourront rien pour sauver notre pauvre petite ! Quel dommage que M. Kerjan soit encore retenu dans son lit ! C'est lui que je serais allée chercher.

—Monsieur Kerjan, se récria madame Ferreix. Quelle singulière idée ? Là où les meilleurs médecins de la région échoueraient, que veux-tu que fasse ce pauvre aubergiste qui n'a jamais étudié la médecine ? Crois-tu donc aux empiriques, ma pauvre chérie ? Claudine secoua fièrement la tête.

—Oui, j'y crois, maman, lorsque ces empiriques sont comme l'homme dont nous parlons, d'une intelligence supérieure, lorsqu'ils ont passé six années de leur vie à travers les régions les plus sauvages et les plus dangereuses et qu'ils ont rapporté de tels voyages la connaissance des simples employés par les indigènes, de moyens thérapeutiques dont ils ont fait eux-mêmes l'expérience.

Mme Ferreix eut un geste de condescendance décolorée.

—Je ne veux pas te contredire, mon enfant. Dès que les médecins auront prononcé, si leur sentence est décourageante, tu seras libre d'aller consulter Kerjan.

Dina remercia sa mère et demanda à veiller sa cousine, de moitié avec sa sœur dans cette pénible garde.

Ce ne fut point, à proprement parler, une veillée fatigante, car la pauvre petite malade ne bougea point, n'eut aucune agitation. Elle demeura prostrée, ensevelie, en ce sommeil terrifiant que rien ne pouvait vaincre, qui ressemble tant à la mort et que la science médicale dénomme le *carus*.

Les trois médecins attendus pour la consultation arrivèrent de bon matin. A la campagne surtout, les cas pressants n'ont pas d'heures de convenances.

Leur pronostic fut décourageant et leur ordonnance ne prescrivit que d'inutiles palliatifs : bains sinapisés, frictions mercurielles, glace sur la tête.

Ils s'en allèrent sans laisser aucun espoir, annonçant leur retour dans la soirée. Ils allaient déjeuner chez leur confrère de Plestin.

A peine furent-ils partis que Dina, fébrilement agitée, rappela à sa mère ses paroles de la veille.

—Maman, —dit-elle, —je vais courir jusqu'à Saint-Efflam. M. Kerjan va mieux, nous a-t-on dit. Il ne refusera pas de nous recevoir.

—Je t'accompagne, —s'écria Alix. —Maman veillera Germaine pendant notre absence. Nous ne resterons pas longtemps absentes, d'ailleurs.

L'instant d'après, les deux sœurs pressaient le pas sur le chemin de la grève enveloppées dans d'amples manteaux à capuchons.

Elles mirent une demi-heure à gagner l'hôtel Ker-